

Concours « Dis-moi un poème »

Sélection de textes

16e Printemps des Poètes
(8 - 23 mars 2014)

avec le groupe des Lettres de l'IGEN et
le Cercle Gallimard de l'enseignement

Classiques

XVe

François Villon (1431- 1463 ?) Collège (version moderne)
Lycée (version classique)

XVIe

Maurice Scève (1501-1564) Lycée
Pierre de Ronsard (1524-1585) Collège

XVIIe

Théophile de Viau (1590-1626) Collège
Charles de Montausier (1610-1690) Lycée

XVIIIe

Alfred de Vigny (1797-1863) Collège

XIXe

Marceline Desbordes Valmore (1786-1859) Collège et Lycée
Alfred de Musset (1810-1857) Collège et Lycée
Charles Baudelaire (1821-1867) Collège
Tristan Corbière (1845-1875) Lycée
Victor Hugo (1802-1885) Collège
Jules Laforgue (1860-1887) Collège
Arthur Rimbaud (1854-1891) Collège (Sensation)
Lycée (Eternité)
Paul Verlaine (1844-1896) Lycée
Walt Withman (1819-1892) Lycée
Stéphane Mallarmé (1842-1898) Lycée

XXe

Louise Michel (1830-1905) Lycée
Guillaume Apollinaire (1880-1914) Collège (Le repas)
Lycée (Les fenêtres)

XXe

Jacques Prévert (1900-1977) Collège (L'école des Beaux-arts)
Lycée (Aragne)

Contemporains

Adonis	Lycée	Alain Jouffroy	Lycée
Jeanine Baude	Collège	Charles Juliet	Collège
Daniel Biga	Collège	Jean Metellus	Lycée
Jamel Eddine Bencheikh	Lycée	Colette Nys-Mazure	Collège
Tanella Boni	Collège	James Sacré	Lycée
Georges Emmanuel Clancier	Lycée	Ernest Pépin	Lycée
René Depestre	Collège	Jean-Claude Pirotte	Collège
Ma Desheng	Lycée	André Velter / Zéno Bianu	Collège
Jean-Michel Espitallier	Collège	Laurence Vielle	Lycée

Ballade (des dames du temps jadis) – français moderne

Dites-moi où, dans quel pays,
Est Flora la belle Romaine,
Archipiades, et Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine,
Echo, parlant quant bruit on mène
Dessus rivière ou sur étang,
Qui beauté eut surhumaine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?
Où est la très sage Héloïse,
Pour qui fut châtré puis fait moine
Pierre Esbaillart à Saint-Denis ?
Pour son amour eut cette peine.
Semblablement, où est la reine
Qui commanda que Buridan
Fût jeté dans un sac en Seine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?
La reine Blanche comme un lis
Qui chantait à voix de sirène,
Berthe au grand pied, Béatrice, Alice,
Haramburgis qui tint le Maine,
Et Jeanne, la bonne Lorraine
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen ;
Où sont-ils, où, Vierge Souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?
Prince, ne demandez cette semaine
ni cette année, où elles sont ;
Je vous ramène à ce refrain :
Mais où sont les neiges d'antan

Poème Ballade (des dames du temps jadis) – vieux français

Dictes moy ou, n'en quel pays,
Est Flora la belle Rommaine,
Archipiades ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine,
Echo parlant quant bruyt on maine
Dessus riviere ou sus estan,
Qui beaulté ot trop plus q'humaine.
Mais ou sont les neiges d'antan?
Ou est la tres sage Helloïs,
Pour qui chastré fut et puis moyne
Pierre Esbaillart a Saint Denis?
Pour son amour ot ceste essoyne.
Semblablement, ou est la royne
Qui commanda que Buridan
Fust geté en ung sac en Saine?
Mais ou sont les neiges d'antan?
La royne Blanche comme lis
Qui chantoit a voix de seraine,
Berte au grand pié, Beatris, Alis,
Haremburgis qui tint le Maine,
Et Jehanne la bonne Lorraine
Qu'Englois brulerent a Rouan;
Ou sont ilz, ou, Vierge Souveraine?
Mais ou sont les neiges d'antan?
Prince, n'enquerez de sepmaine
Ou elles sont, ne de cest an,
Qu'a ce reffrain ne vous remaine:
Mais ou sont les neiges d'antan

Dizains

II

Vois que l'hiver tremblant en son séjour,
Aux champs tout nus sont leurs arbres faillis.
Puis le printemps ramenant le beau jour,
Leur sont bourgeons, feuilles, fleurs, fruits saillis.
Arbres, buissons, et haies, et taillis
Se crêpent lors en leur gaie verdure.
Tant que sur moi le tien ingrat froid dure,
Mon espoir est dénué de son herbe
Puis, retournant le doux ver sans froidure,
Mon an se frise en son avril superbe.

III

Le peintre peut de la neige dépeindre
La blancheur telle à peu près qu'on peut voir ;
Mais il ne sait à la froideur atteindre,
Et moins la faire à l'oeil apercevoir.
Ce me serait moi-même décevoir,
Et grandement me pourrait-on reprendre,
Si je tâchais à te faire comprendre
Ce mal qui peut voire l'âme opprimer,
Que d'un objet comme peste on voit prendre,
Qui mieux se sent qu'on ne peut exprimer.

A Cassandre

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.
Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las ! las ses beautez laissé cheoir !
Ô vrayment marastre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !
Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

Théophile de Viau (1590-1626) (deux poèmes)

Le soleil est devenu noir

Un corbeau devant moi croasse,
Une ombre offusque mes regards,
Deux belettes et deux renards
Traversent l'endroit où je passe,
Les pieds faillent à mon cheval,
Mon laquais tombe du haut mal,
J'entends craqueter le tonnerre,
Un esprit se présente à moi,
J'ois Charon qui m'appelle à soi,
Je vois le centre de la terre.
Ce ruisseau remonte en sa source,
Un bœuf gravit sur un clocher,
Le sang coule de ce rocher,
Un aspic s'accouple d'une ourse,
Sur le haut d'une vieille tour
Un serpent déchire un vautour,
Le feu brûle dedans la glace,
Le Soleil est devenu noir,
Je vois la Lune qui va choir,
Cet arbre est sorti de sa place.

—

Mon espérance refleurit,
Mon mauvais destin perd courage,
Aujourd'hui le Soleil me rit,
Et le Ciel me fait bon visage.
Mes maux ont achevé leur temps,
Maintenant ma douleur se range,
A la fin mes vœux sont contents,
Amour a ramené mon ange.
Dieux que j'ai si souvent priés
Sans me vouloir jamais entendre;
Je vous ai bien injuriés
D'être si longs à me la rendre.
J'excuse votre cruauté,
Je perds le soin de vous déplaire,
Le retour de cette beauté
A fini toute ma colère.

La guirlande de Julie / Le Narcisse

Je consacre, Julie, un Narcisse à ta gloire,
Lui-même des beautés te cède la victoire ;
Étant jadis touché d'un amour sans pareil,
Pour voir dedans l'eau son image,
Il baissait toujours son visage,
Qu'il estimait plus beau que celui du soleil ;
Ce n'est plus ce dessein qui tient sa tête basse ;
C'est qu'en te regardant il a honte de voir
Que les Dieux ont eu le pouvoir
De faire une beauté qui la sienne surpasse.

L'âge d'or de l'avenir

Le rideau s'est levé devant mes yeux débiles,
La lumière s'est faite et j'ai vu ses splendeurs ;
J'ai compris nos destins par ces ombres mobiles
Qui se peignaient en noir sur de vives couleurs.
Ces feux, de ta pensée étaient les lueurs pures,
Ces ombres, du passé les magiques figures,
J'ai tressailli de joie en voyant nos grandeurs.

Il est donc vrai que l'homme est monté par lui-même
Jusqu'aux sommets glacés de sa vaste raison,
Qu'il y peut vivre en paix sans plainte et sans blasphème,
Et mesurer le monde et sonder l'horizon.
Il sait que l'univers l'écrase et le dévore ;
Plus grand que l'univers qu'il juge et qui l'ignore,
Le Berger a lui-même éclairé sa maison.

Les roses de Saadi

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses ;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les noeuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les noeuds ont éclaté. Les roses envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir ;

La vague en a paru rouge et comme enflammée.
Ce soir, ma robe encore en est tout embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

Ballade à la lune

C'était, dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
 La lune
Comme un point sur un i.

Lune, quel esprit sombre
Promène au bout d'un fil,
 Dans l'ombre,
Ta face et ton profil ?

Es-tu l'oeil du ciel borgne ?
Quel chérubin cafard
 Nous lorgne
Sous ton masque blafard ?

N'es-tu rien qu'une boule,
Qu'un grand faucheur bien gras
 Qui roule
Sans pattes et sans bras ?

Es-tu, je t'en soupçonne,
Le vieux cadran de fer
 Qui sonne
L'heure aux damnés d'enfer ?

Sur ton front qui voyage.
Ce soir ont-ils compté
 Quel âge
A leur éternité ?

Est-ce un ver qui te ronge
Quand ton disque noirci
 S'allonge
En croissant rétréci ?

Qui t'avait éborgnée,
L'autre nuit ? T'étais-tu
 Cognée
A quelque arbre pointu ?

Car tu vins, pâle et morne
Coller sur mes carreaux
 Ta corne
À travers les barreaux.

Va, lune moribonde,
Le beau corps de Phébé
 La blonde
Dans la mer est tombé.

Tu n'en es que la face
Et déjà, tout ridé,
 S'efface
Ton front dépossédé.

Rends-nous la chasseresse,
Blanche, au sein virginal,
 Qui presse
Quelque cerf matinal !

Oh ! sous le vert platane
Sous les frais coudriers,
 Diane,
Et ses grands lévriers !

Le chevreau noir qui doute,
Pendu sur un rocher,
 L'écoute,
L'écoute s'approcher.

Et, suivant leurs curées,
Par les vaux, par les blés,
 Les préés,
Ses chiens s'en sont allés.

Oh ! le soir, dans la brise,
Phoebé, soeur d'Apollo,
 Surprise
A l'ombre, un pied dans l'eau !

Phoebé qui, la nuit close,
Aux lèvres d'un berger
 Se pose,
Comme un oiseau léger.

Lune, en notre mémoire,
De tes belles amours
 L'histoire
T'embellira toujours.

Et toujours rajeunie,
Tu seras du passant
 Bénie,
Pleine lune ou croissant.

T'aimera le vieux pâtre,
Seul, tandis qu'à ton front
 D'albâtre
Ses dogues aboieront.

T'aimera le pilote
Dans son grand bâtiment,
 Qui flotte,
Sous le clair firmament !

Et la fillette preste
Qui passe le buisson,
 Pied lesté,
En chantant sa chanson.

Comme un ours à la chaîne,
Toujours sous tes yeux bleus
 Se traîne
L'océan montueux.

Et qu'il vente ou qu'il neige
Moi-même, chaque soir,
 Que fais-je,
Venant ici m'asseoir ?

Je viens voir à la brune,
Sur le clocher jauni,
 La lune
Comme un point sur un i.

Peut-être quand déchante
Quelque pauvre mari,
 Méchante,
De loin tu lui souris.

Dans sa douleur amère,
Quand au gendre béni
 La mère
Livre la clef du nid,

Le pied dans sa pantoufle,
Voilà l'époux tout prêt
 Qui souffle
Le bougeoir indiscret.

Au pudique hyménée
La vierge qui se croit
 Menée,
Grelotte en son lit froid,

Mais monsieur tout en flamme
Commence à rudoyer
 Madame,
Qui commence à crier.

" Ouf ! dit-il, je travaille,
Ma bonne, et ne fais rien
 Qui vaille;
Tu ne te tiens pas bien. "

Et vite il se dépêche.
Mais quel démon caché
 L'empêche
De commettre un péché ?

" Ah ! dit-il, prenons garde.
Quel témoin curieux
 Regarde
Avec ces deux grands yeux ? "

Et c'est, dans la nuit brune,
Sur son clocher jauni,
 La lune
Comme un point sur un i.

Charles Baudelaire (1821-1867) (deux poèmes)

L'albatros

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Spleen

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Petit mort pour rire

Va vite, léger peigneur de comètes !
Les herbes au vent seront tes cheveux ;
De ton oeil béant jailliront les feux
Follets, prisonniers dans les pauvres têtes...

Les fleurs de tombeau qu'on nomme Amourettes
Foissonneront plein ton rire terreux...
Et les myosotis, ces fleurs d'oubliettes...
Ne fais pas le lourd : cercueils de poètes

Pour les croque-morts sont de simples jeux,
Boîtes à violon qui sonnent le creux...
Ils te croiront mort - Les bourgeois sont bêtes -
Va vite, léger peigneur de comètes !

Victor Hugo (1802-1885)

Braves gens, prenez garde aux choses que vous dites !
Tout peut sortir d'un mot qu'en passant vous perdités ;
TOUT, la haine et le deuil !
Et ne m'objectez pas que vos amis sont sûrs
Et que vous parlez bas.
Ecoutez bien ceci :
Tête-à-tête, en pantoufle,
Portes closes, chez vous, sans un témoin qui souffle,
Vous dites à l'oreille du plus mystérieux
De vos amis de cœur ou si vous aimez mieux,
Vous murmurez tout seul, croyant presque vous taire,
Dans le fond d'une cave à trente pieds sous terre,
Un mot désagréable à quelque individu.
Ce MOT — que vous croyez que l'on n'a pas entendu,
Que vous disiez si bas dans un lieu sourd et sombre —
Court à peine lâché, part, bondit, sort de l'ombre ;
Tenez, il est dehors ! Il connaît son chemin ;
Il marche, il a deux pieds, un bâton à la main,
De bons souliers ferrés, un passeport en règle ;
Au besoin, il prendrait des ailes, comme l'aigle !
Il vous échappe, il fuit, rien ne l'arrêtera ;
Il suit le quai, franchit la place, et cætera
Passe l'eau sans bateau dans la saison des crues,
Et va, tout à travers un dédale de rues,
Droit chez le citoyen dont vous avez parlé.
Il sait le numéro, l'étage ; il a la clé,
Il monte l'escalier, ouvre la porte, passe, entre, arrive
Et railleur, regardant l'homme en face dit :
"Me voilà ! Je sors de la bouche d'un tel."
Et c'est fait. Vous avez un ennemi mortel.

Aquarelle en cinq minutes

OPHELIA : *'T is brief, my lord*

HAMLET : *As woman's love*

Oh ! oh ! le temps se gête,
L'orage n'est pas loin,
Voilà que l'on se hâte
De rentrer les foins !...

L'abcès perce !
Vi' à l'averse !
Ô grabuges
Des déluges !....

Oh ! ces ribambelles
D'ombrelles !....

Oh ! cett' Nature
En déconfiture !

Sur ma fenêtre,
Un fuchsia
À l'air paria
Se sent renaître....

Arthur Rimbaud (1854-1891) (deux poèmes)

Sensation

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, - heureux comme avec une femme.

L'Eternité

Elle est retrouvée.
Quoi ? - L'Eternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.

Ame sentinelle,
Murmurons l'aveu
De la nuit si nulle
Et du jour en feu.

Des humains suffrages,
Des communs élans
Là tu te dégages
Et voles selon.

Puisque de vous seules,
Braises de satin,
Le Devoir s'exhale
Sans qu'on dise : enfin.

Là pas d'espérance,
Nul orietur.
Science avec patience,
Le supplice est sûr.

Elle est retrouvée.
Quoi ? - L'Eternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.

Paul Verlaine (1844-1896)

J'allais par des chemins perfides,
Douloureusement incertain.
Vos chères mains furent mes guides.

Si pâle à l'horizon lointain
Luisait un faible espoir d'aurore ;
Votre regard fut le matin.

Nul bruit, sinon son pas sonore,
N'encourageait le voyageur.
Votre voix me dit : " Marche encore ! "

Mon cœur craintif, mon sombre cœur
Pleurait, seul, sur la triste voie ;
L'amour, délicieux vainqueur,

Nous a réunis dans la joie.

Partant de Paumanok

Partant de Paumanok à forme de poisson, où je suis né
Même bien né, élevé par les soins d'une mère parfaite,
Après avoir couru de nombreuses cités en amoureux des pavés populaires,
En habitant de ma cité de Manhattan, des savanes du sud,
Ou en soldat de campement, porteur d'un sac à dos et d'un fusil, ou en mineur californien,
Ou en homme rude dans ma maison des bois du Dakota, régime carné et eau de source,
Ou retiré pour musarder ou méditer dans quelque endroit secret,
Loin du cliquettement des foules passant par intervalles, ravies, heureuses,
Ayant la connaissance du frais, du libre bienfaiteur qu'est le fleuve Missouri, du puissant Niagara,
Des troupeaux de bisons paissant les plaines, du taureau au poitrail imposant et velu,
De la terre, des rochers, des fleurs du cinquième mois, des étoiles, de la pluie, de la neige, mon émerveillement,
M'étant instruit des notes de l'oiseau qui se moque et du vol du faucon des montagnes,
Puis ayant entendu l'incomparable à l'aube, la grive ermite des cèdres du marais,
Solitaire, chantant dans l'Ouest, j'affronte un Nouveau Monde.

Traduction de Marie Etienne,
in *Poésies du Monde*, co-édition Printemps des Poètes, Seghers, 2003

Apparition

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.
- C'était le jour béni de ton premier baiser.
Ma songerie aimant à me martyriser
S'enivrait savamment du parfum de tristesse
Que même sans regret et sans déboire laisse
La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli
Quand avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

Corrida de Muerte

Les hauts barons blasonnés d'or,
Les duchesses de similor,
Les viveuses toutes hagardes,
Les crevés aux faces blafardes,
Vont s'égayer. Ah ! oui, vraiment,
Jacques Bonhomme est bon enfant.

C'est du sang vermeil qu'ils vont voir.
Jadis, comme un rouge abattoir,
Paris ne fut pour eux qu'un drame
Et ce souvenir les affame ;
Ils en ont soif. Ah ! oui, vraiment,
Jacques Bonhomme est bon enfant.

Peut-être qu'ils visent plus haut :
Après le cirque, l'échafaud ;
La morgue corsera la fête.
Aujourd'hui seulement la bête,
Et demain l'homme. Ah ! oui, vraiment
Jacques Bonhomme est bon enfant.

Les repus ont le rouge aux yeux.
Et cela fait songer les gueux,
Les gueux expirants de misère.
Tant mieux ! Aux fainéants la guerre ;
Ils ne diront plus si longtemps :
Jacques Bonhomme est bon enfant.

Guillaume Apollinaire (1880-1914)

Les Fenêtres

Du rouge au vert tout le jaune se meurt
Quand chantent les aras dans les forêts natales
Abatis de pihis
Il y a un poème à faire sur l'oiseau qui n'a qu'une aile
Nous l'enverrons en message téléphonique
Traumatisme géant
Il fait couler les yeux
Voilà une jolie jeune fille parmi les jeunes Turinaises
Le pauvre jeune homme se mouchoit dans sa cravate blanche
Tu soulèveras le rideau
Et maintenant voilà que s'ouvre la fenêtre
Araignées quand les mains tissaient la lumière
Beauté pâleur insondables violets
Nous tenterons en vain de prendre du repos
On commencera à minuit
Quand on a le temps on a la liberté
Bigorneaux Lottes multiples Soleils et l'Oursin du couchant
Une vieille paire de chaussures jaunes devant la fenêtre
Tours
Les tours ce sont les rues
Puits
Puits ce sont les places
Puits
Arbres creux qui abritent les Câpresses vagabondes
Les Chabins chantent des airs à mourir
Aux Chabines marronnes
Et l'oie oua-oua trompette au nord
Où les chasseurs de ratons
Raclent les pelleteries
Étincelant diamant
Vancouver
Où le train blanc de neige et de feux nocturnes fuit l'hiver
O Paris
Du rouge au vert tout le jaune se meurt
Paris Vancouver Hyères Maintenon New-York et les Antilles
La fenêtre s'ouvre comme une orange
Le beau fruit de la lumière.

Guillaume Apollinaire, *Ondes, Calligrammes*, 1918

Le repas

Il n'y a que la mère et les deux fils
Tout est ensoleillé
La table est ronde
Derrière la chaise où s'assied la mère
Il y a la fenêtre
D'où l'on voit la mer
Briller sous le soleil
Les caps aux feuillages sombres des pins et des oliviers
Et plus près les villas aux toits rouges
Aux toits rouges où fument les cheminées
Car c'est l'heure du repas
Tout est ensoleillé
Et sur la nappe glacée
La bonne affaire
Dépose un plat fumant
Le repas n'est pas une action vile
Et tous les hommes devraient avoir du pain
La mère et les deux fils mangent et parlent
Et des chants de gaieté accompagnent le repas
Les bruits joyeux des fourchettes et des assiettes
Et le son clair du cristal des verres
Par la fenêtre ouverte viennent les chants des oiseaux
Dans les citronniers
Et de la cuisine arrive
La chanson vive du beurre sur le feu
Un rayon traverse un verre presque plein de vin mélangé d'eau
Oh ! le beau rubis que font du vin rouge et du soleil
Quand la faim est calmée
Les fruits gais et parfumés
Terminent le repas
Tous se lèvent joyeux et adorent la vie
Sans dégoût de ce qui est matériel
Songeant que les repas sont beaux sont sacrés
Qui font vivre les hommes

Jacques Prévert (1900-1977) (deux poèmes)

Aragne le peintre

Il peint une toile sur une toile
et attend qu'on lui parle de cette toile.
Dès qu'on lui en parle
dès que quelqu'un
n'importe qui
lui donne son avis
il prend la mouche
et l'écrase sur la toile peinte en noir sur la toile
Il signe cette toile
et le soir il l'appelle espoir
le matin il l'appelle chagrin
et le tantôt il l'expose
et s'il la vend l'appelle cadeau.

In *Fatras*, Gallimard, p. 197

L'école des beaux-arts

Dans une boîte de paille tressée
Le père choisit une petite boule de papier
Et il la jette
Dans la cuvette
Devant ses enfants intrigués
Surgit alors
Multicolore
La grande fleur japonaise
Le nénuphar instantané
Et les enfants se taisent
Émerveillés
Jamais plus tard dans leur souvenir
Cette fleur ne pourra se faner
Cette fleur subite
Faites pour eux
A la minute
Devant eux.

Triste est ta lyre, Orphée.
Elle ne peut changer le cours des choses
et pour la captive bien-aimée dans la cage close des morts
elle ne peut créer
un lit d'amour, ni bras, ni tresse.

meurent ceux qui meurent, Orphée.
Le temps qui accourt dans tes yeux s'effondre
et dans tes mains
la lyre s'est brisée.

La mort maintenant est sur la rive
– rien qu'une tête – et chaque fleur chante
et l'eau est une voix.

Je t'écoute maintenant
Je te vois, ombre qui fuit hors du centre.
Et commente l'errante giration.

In *Poésies du monde*, poème traduit par Lionel Ray,
co-édition Printemps des Poètes-Seghers, 2003

Dans la démesure des torrents

Dans la démesure des torrents
dis-moi les jours faciles
ceux qui viennent de loin
soustraire les plis de la mémoire
à la mesure d'un pain chaud

la table servie, le poème en creux
dans cette soif, dans cette faim
le rythme quotidien, le pas sur la page
Il suffit d'aller et nous le savons bien
annexées à la mort, annexées à la terre

Dis-moi le livre, le chant, les radeaux
qui remontent le fleuve
les ombelles, les alcôves
la course folle vers l'estuaire
la course folle vers l'incendie

Si l'étoile devint l'étoile
dans le fracas dans l'ombre
du commencement

Dis-moi le sel son acidité
son érosion et l'implosion es rocs
là où se trame la vie
là où se trame la mort
sur la durée ses labours
son écorce

Dis-moi le redoublement des racines
la femme qui s'avance sans amarres
et sans peur debout dans la distance
celle qui écrit au revers des courants

celle qui pense sous la cognée
à l'arbre qui perdure
aux forteresses aux clôtures
pour mieux les cisailer

d'un poème tranchant
comme l'or au soir des certitudes
quand l'âme se délivre
de sa robe charnelle

et que liens se délient
comme fleurs sous l'orage

Aux portes de la ville

Il a neigé jusqu'aux portes de la ville
jusqu'à la naissance de la mer jusqu'à la rive du fleuve
quelque ébauche de joie de paix de ferveur même
s'est alors infiltrée jusqu'au cœur
du plus épais parmi les hommes

sur la noirceur le tintamarre la crasse le plomb
avec son poids léger son silence son calme
presque un jour durant la neige a tenu bon

ainsi parfois la neige arrive-t-elle jusqu'aux portes de la ville
quand le monde est en danger

Jamel Eddine Bencheikh

Je voudrais que l'élan soit semence
Lacérant les apparences
Dépolissant le faux enduit

Voilant tout essai d'imposture
Renaissant à chaque rencontre
Ouvrant poème à frénésie

Insaisissable serait l'envol car
Que me sont ces remugles vains
Qui prétendent joindre mes mains

Vers une utopie qui me nie
Quand sous ma peau le sang blêmit ?
Je voyagerai donc immobile

Jetant ma défroque à la cendre
Emmêlant l'endroit et l'envers
Pour relancer mes mots bleuis

Dans la profondeur qui engendre
La marée du sens Rien de nouveau
N'ai à dire Ni à entendre

Tanella Boni (2 poèmes)

Prends dans ta paume les grains de sable
Apportés par le souffle du vent
Et laisse-les couler au gré du temps

Ils peuvent raconter ce qu'ils veulent
Comme toi ami
Habité par la spirale du vent
Qui n'attend pas la cuisson des carottes
Pour applaudir la victoire des bons gagnants

Les grains de sable sont sans attache
Comme les amis de ce jour
Qui ignorent la valeur de l'amitié
Qui partent dans l'air du temps
Oubliant la proximité dans la distance

Pour toi poète au verbe flamboyant
Le bonjour amical et fraternel
Est un rituel qui s'épuise dans le sable
Loin très loin de l'oasis du partage

Les dunes de l'amitié se meuvent
A l'ombre du jour où se tissent
Les fils d'Ariane pour chaque grain
Clamant son ego la brillance de sa peau

Prends dans ta paume le sable qui vient
Et qui part sans attache
Oubliant les mots du partage

--

viens je t'attends près de l'arbre-voyageur
aux palmes-poèmes aux mains de tresses

car le silence se distille en paroles
pour diluer l'eau de vie qui libère le Temps
des puissances du monde

tu doutes encore de mon nom
je le sais je le sens à fleur de peau

un seul mot-clé t'ouvrira la porte d'ici-bas
en flammes
viens demain t'attend sur les rives du silence

in *Ma peau est fenêtre d'avenir, Rumeur des âges*, 2004

J'aurais aimé dans les temps anciens devenir
Un vrai frère attentif pour Gérard Labrunie
Qui devenu Nerval sut toujours revenir
S'enchanter et rêver au pays de Sylvie.

En des temps plus anciens encor le souvenir
D'un manoir Louis Treize aux façades jaunies
M'appelle près d'une belle venant ouvrir
A tout amour fenêtré de mélancolie...

« Suis-je Amour ou Phébus ? » demandait le poète
Que déjà délaissaient l'amour et le soleil.
Une perfide nuit enténébrait son ciel,

Vers Aurélia priant il poursuivait sa quête...
Ah ? que n'ai-je été là pour écarter le fiel
Et la corde atroces de son dernier sommeil.

René Depestre

Un après-midi de Kyoto
dans l'espace d'un cerisier
me voici hissé tout en haut
de l'ivresse d'exister.

De bouche à oreille
le qui-vive du cerisier
fait la courte échelle
à ma rage de vivre.

Aux jours du vieil âge d'homme noir
Le petit matin du cerisier
alimente mon dernier galop de sève.

La poésie, c'est quand
ma table de travail
remonte soudain à la candeur
d'un cerisier de ma septième année.

La poésie, c'est quand
un cerisier fait un don
d'un été indien de la vie
à la solitude de mes vieux jours.

LE VENT

le vent garde ton merveilleux sourire
enchâssé dans une larme d'enfant

le vent traverse l'intimité obscure des forêts
pour caresser la peau du désert

le vent enroule le soleil devant l'aube
puis retourne se jeter dans les bras de la nuit

le vent préfère se donner aux sommets des montagnes
que de dormir à leur pied

le vent décoche les mots du poète
dans le bouclier des amants

le vent attend tes regards brûlants
pour les semer dans l'air limpide

le vent couché sur l'horizon arqué
regarde la lune glisser dans une enveloppe anonyme

le vent s'égare sur la route où tu marches souvent
et recherche des pas qui ne sont pas les tiens

le vent qui a conquis les plus antiques mensonges
s'envole vers un ciel sans étoiles

le vent te tire du sommeil
parce que ta nuit est pleine de rêves interdits

Paris, 2003
Traduction Emmanuelle Péchenart

Un bruit de fond

(travail en cours)

C'est un bruit.

C'est un bruit au fond.

C'est un bruit au fond du trou.

C'est un bruit au fond du trou de tôle.

C'est un bruit de tôle au fond du trou.

C'est un bruit de tôle.

C'est un bruit de tôle au fond du trou de tôle.

C'est un bruit de fond au fond du trou du fond.

C'est un trou de bruit.

C'est un trou de tôle

C'est un trou au fond du trou du bruit de tôle.

C'est un bruit de tôle au fond du bruit.

C'est un bruit de fond.

C'est un bruit de fond au fond du trou de tôle.

C'est un fond de trou au fond du bruit de fond.

C'est un bruit de tôle.

C'est un bruit de trou.

C'est un bruit de tôle.

C'est un fond de bruit.

C'est un bruit de bruit au fond du trou de tôle.

C'est un bruit de bruit.

c'est un trou de tôle.

C'est un trou de trou au fond du bruit de fond.

C'est un trou de bruit.

C'est un trou de tôle.

C'est un trou de fond au fond du fond du bruit.

Calderon a eu grand tort :
La vie n'est pas un songe, ni un mensonge.
Pas plus que les hommes ne sont des anges.
La vie est une vigie.
Elle observe les hommes comme les singes.
La vie est un sourire – *infini* –
A tout ce qui va mourir.
La vie n'est pas un supplice.
Ce n'est pas le voyage d'Ulysse (qui a tué),
Mais une hélice, qui fait glisser
D'un supplice à des délices :
Un hydroglisseur, qui consume les heures,
Et les malheurs.
Un planeur, aussi, dans les hauteurs.
La vie vole, et survole,
Sans besoin de moteur, ni d'aile.
La vie pense toute seule
A tout ce qui n'est pas Elle.
C'est une clandestinité sans hommes,
Un son, un AUM.
Personne, pas même un surhomme, ne la détruira.
Elle est là, elle sera là,
Même quand nous n'y serons pas :
Suffit d'y penser pour abolir le fracas.

Charles Juliet

retour de l'automne
et de la solitude

les longues et moroses
journées de pluie

l'ennui
alourdit le silence
fige les heures
te livre
aux vieux démons

trop de mauvais souvenirs
encombrent ta mémoire
te reconduisent aux jours anciens
te maintiennent prisonnier
de ce qui n'est plus

nausée
du ressassement
de l'ennui
de la torpeur
des heures grises

sache une bonne fois
leur dire non

et reviens à la vie sors
va marcher sur les collines

et laisse le vent
te traverser la tête
laisse le vent
emporter tes feuilles mortes

Dans la nuit,
Couleur de ma peau, ciment des mystères,
Silence du soleil, démente des despotes
Un rêve instable murmure les hauts faits de l'histoire
Déplisse les cicatrices habitées par le temps

Dans la nuit,
Royaume des maudits, forteresse à jeun,
Forêt de peurs et de pleurs
Le goût de la lumière allumera-t-il la colère
Brisera-t-il la tutelle de l'ignorance et de l'impudence ?

Dans la nuit,
Baptistère et suaire des prières,
Terreau et tombeau des songes,
L'étreinte de la douleur vient froisser une tapisserie défaite
Elle effrite une mosaïque déjà en miettes

Dans la nuit,
Abri et prison du désir et des promesses
Mon pays affamé, craquelé, se réveillera-t-il ?
Mes frères bâillonnés, malmenés, se lèveront-ils ?
Malgré la misère, malgré les chimères
Malgré les convulsions des illusions
Libèreront-ils des mots d'aurore et d'ambre ?
Ils chanteront l'espoir,
Sanctuaire de l'audace et de la foi,
Demeure de la sagesse qui domine les hasards .

*Je suis devant ce paysage féminin
Comme un enfant devant le feu.
Paul Eluard*

Ce matin neuf
ton visage
s'ouvre à moi

Comme jamais
je te regarde
je te parcours des yeux

Bientôt tu n'existeras
qu'au bout de mes doigts
de mes lèvres

Ta bouche hèle la mienne
Il est peu de mots inédits
pour célébrer l'accord

Alors nous nous tairons
dans le souffle
le plaisir partagé

Nageurs heureux
nous regagnerons
la rive fougères froissées

Nous marcherons
longuement
sous le ciel complice

Franchissant les clôtures
les barrières les fossés

qui dérobaient l'horizon

Passeurs de mots, passeurs de mémoire et poèmes,
On entend leur nom bruire avec tout le passé
Demain jusqu'à peut-être toujours, des poèmes
Galop de forme en forme tout le temps traversé :
Guillaume entre zajal et bruit de reverdie
Poésie d'oc en oïl entre arabe et latin
Cheval de mots jusqu'à Chaissac même énergie
Quelques siècles plus tard, et ma langue en charpie
Cherche à le contenir en ce piètre muzain.

Je suis cet homme inconsolé de t'avoir tant aimée
Qui croyait être né pour être ton héros
Cet homme à bout de souffle
A force d'avoir couru après tes étoiles
Qui croyait que la nuit se couvrait de ta peau
Je suis cet homme inconsolé de t'avoir tant aimée
Qui croyait que l'enfance ressemblait à tes seins
Cet homme à bout de soif
A force d'avoir creusé l'ambre de tes yeux
Qui croyait être né pour être ton sorcier
Je suis cet homme
Feu de joie
Feu de paille
Qui croyait que les flammes chantaient l'éternité
Je suis cet homme qui refusait le temps
Ce rendez-vous donné au miracle du toujours
Cette pierre au fond de ta rivière
Sur laquelle passe l'eau comme une fête d'amour
Je suis cet homme inconsolé de t'avoir tant aimée
Ce muet que personne n'entend
Et qui crie ton nom comme une immense prière
Dans un immense désert
Brûlé de rêves immenses auxquels personne ne croit
Je suis cet homme perdu dans tes pensées
Et qui cherche
La clé
Le sésame
La formule magique
Du conte que nous avons inventé tous les deux

quand j'étais petit
je n'étais pas grand
je m'égarais dans
les jardins d'enfants
je n'ai pas changé
je n'ai pas grandi
ma mère est si belle
et mon cœur si lourd
mais demain j'irai
jouer dans la cour
de mon aïeul où
je serai cet ange
qui attend la nuit
sous la lune blanche
je suis un géant
demain c'est dimanche

(chanson d'Ange Vincent)

—

la voisine parle à son chat, le soleil
aujourd'hui dimanche est absent et le ciel
grisonne autant que ma barbe vieille
d'une semaine ou deux, le chat surveille la rue

nous n'avons que le temps d'un poème écrit
à la hâte et nous serons vieux dans l'instant
où vibre un carillon sur les rangs de vigne
noirs qui cernent le faubourg de Faramand

les pigeons picorent le grésil des toits
puis un envol soudain, le mur rose éteint
du bistro comme Morandi l'aurait peint,

à peine avons-nous frôlé ce monde étroit
que le souffle trouble du soir qui se penche
nous aura dérobé l'âme du dimanche

*à fleur de ciel
à fleur de nerfs*

*le cœur s'étend
à l'infini*

c'est un écho
sur la lumière

qui prend l'inconnu
au bond

*c'est à rêver
plus haut que vie*

*à aimer
jusqu'au cœur
du jour*

il n'y a plus
à fleur de ciel
à fleur de nerfs

que le grand départ
au-dedans

*il n'y a plus de vie
à fleur de vie*

*que le grand départ
vers la nuit*

une merveille d'azur
et de bleu

où se reconnaît
ce qui passe

*avec le sourire
de l'horizon*

*où se perd
ce qui n'a jamais compté*

à fleur de ciel
à fleur de nerfs

comme au pays
qui dépayse

comme au secret
qui nous disperse

*comme au vrai tremblement
jusqu'à douceur
de chute en soi*

il y a ce qui est
c'est la chance
et le feu

à fleur de souffle
à fleur de voix

à fleur de nerfs
à fleur de ciel.

In *Prendre feu*, Gallimard, 2013

Laurence Vielle

on dirait
on dirait qu'il y a une maison ici et il y a des glaces ici
on dirait qu'on appuie sur le bouton
on dirait qu'il y a un ballon
on dirait qu'il y a une planète y a un oiseau y a un perroquet y a un éléphant
on dirait qu'il y a une fenêtre ici
on dirait qu'il y a un petit point
on dirait qu'il y a un oiseau et voilà j'ai tout expliqué
on dirait qu'il y a une hirondelle ici elle est tombée ici
on dirait qu'il y a un oiseau ici et il est tout petit
on dirait qu'il y a une chauve-souris ici
on dirait qu'il y a un ours oui ici ici on dirait qu'il va faire pas ça fait un petit poussin
parce qu'il va tirer la boule de moi il va faire pan dans ma boule il va tirer quand même
on dirait que on dirait que ah non il est pas là
on dirait qu'on nage peut-être
on dirait qu'il y a du bleu dans le ciel et du blanc et du rouge
on dirait qu'il y a une maison là on dirait qu'il y a des tomates là
on dirait que que que que comme ça taaaaac il a fait tac
tac comme ça tac tac tac
on dirait euh on dirait un oiseau rouge
on dirait qu'il y a des nuages on va voir je vois des felocalacalac
on dirait qu'il y a des tomates
on dirait qu'il y a elle est où la maison de de de de de pascale et bart
on dirait c'est où la maison de de de de de de marc
on dirait qu'il y a des pots de fleurs ffffff attends attends attends
marc marc marc...
on dirait la cloche de la dame de la cloche de la cloche de la madame de blanc elle danse la madame blanche
c'est la drôle de maison ici elle est ici
on dirait qu'il y a un oiseau
on dirait qu'il y a un bateau dans le ciel et qu'on part on dirait qu'on part qu'on quitte tout on dirait qu'on quitte
tout on s'épouse au ciel on dirait la marie la mariée là dans le ciel là maintenant on dirait qu'il y a deux mariés
blancs au ciel qui quittent tout quittent tout on dirait ça
non ?